**INVENTION**

*Vous rédigerez la critique de la pièce de Ionesco,* Le Roi se meurt*, que vous avez vue en vidéo dans la mise en scène de Jorge Lavelli. (Cf. : des travaux d’élèves, ceux d’Emmanuelle Bambara, 1ère BIO2, et de Sylvain Laugier 1èreS2, Elisa Passeron et Raphaëlle Mottet 1 ère L, la mienne s’en est parfois inspiré - GZ)*

**Au théâtre de l’Odéon,**

***Le Roi se meurt* de Ionesco, par Jorge Lavelli**

***A l’absurde, tous sommes tenus***

23 novembre 1976 : Les Parisiens sont nombreux à pénétrer avec moi dans cette salle de l’Odéon pour assister à la première du *Roi se meurt* dans une mise en scène dirigée par Jorge Lavelli de La Comédie Française, après la création de Jacques Mauclair en 1962, qui l’a triomphalement reprise en 1966. Lavelli rencontrera-t-il autant de succès ?

Au moment de prendre place, nous nous retrouvons face à une vaste scène jonchée de détritus. Dans le décor sombre et délabré signé par Max Brignens, murs humides, tentures moyenâgeuses, portes gothiques démesurées, se détachent une échelle sur le côté et les « trônes royaux », en fait un fauteuil surélevé de trois marches et de part et d'autre de la scène, deux rustiques chaises de cuisine. Une grande cloche surplombant la scène diffuse une lumière très blanche, comme celle d'une salle d'opération. Cet éclairage variera tout au long de la pièce pour accompagner la dégradation du décor, des personnages et de la situation.

Une musique discordante et décalée, composée par André Chamoux, dans ce décor dérisoirement royal signale le début de la pièce. Annoncées solennellement par un Garde, pas très frais, coiffé d'un béret noir très enfoncé, bras en écharpe et soutenant une hallebarde, les apparitions successives, brèves, mais néanmoins significatives, des personnages : d’abord le Roi, curieusement vêtu d'un vieux manteau de mouton sans manches, qui se prolonge par une longue traîne rouge garnie de franges dorées à moitié déchirées découvrant un pyjama trop grand, rayé et délavé. Il a des pantoufles, un semblant de sceptre à la main et une couronne en tôle. Suit un étrange cortège, deux en réalité : la reine Marguerite, marchant majestueusement dans sa robe noire très abîmée à traîne rouge, porte de longs gants noirs sur lesquels se détache une montre. Sa perruque est écarlate ; elle est escortée par Juliette, suivante de parodie, femme de ménage et infirmière, qui arbore une robe grise à petites rayures et un tablier en jean, des gants de caoutchouc d’un jaune éclatant (ils seront rouges, plus tard avec son costume d’infirmière). Paraissant de l'autre côté de la scène, par la porte opposée, montrant ainsi symboliquement son opposition avec la reine Marguerite, suivie elle aussi de Juliette, la reine Marie traverse la scène dans une robe de dentelle grise à traîne rouge ; on croirait une danseuse de bastringue drapée dans un vieux rideau qui laisse entrevoir un bustier rouge et des bas noirs ; sa perruque est blonde. Les deux reines sont coiffées d'une couronne en tôle semblable à celle du roi.

Le Médecin, chirurgien, bactériologue, bourreau et astrologue à la Cour, mystérieux dans son long manteau noir, ses lunettes et son haut-de-forme, achève ce défilé bizarre qui ressemble davantage à une parade de cirque.

D’entrée donc, anachronismes, burlesque et dérision vont permettre la démythification de la tragédie pourtant suggérée par le titre de la pièce.

*Le Roi se meurt* : ce titre annule d’emblée tout suspens et toute dimension dramatique. Le compte à rebours vient de commencer. « Tu vas mourir dans une heure et demie. Tu vas mourir à la fin du spectacle », assène froidement la reine Marguerite à un roi incrédule. Nous allons assister à la lente agonie de Bérenger Ier, tiraillé entre les deux reines - deux figures à la fois antagonistes et complémentaires de la mère, aimante et terrible qui donne la mort en même temps que la vie, - à ses refus terrifiés, sa longue résistance, sa résignation à sa mort inéluctable.

Christine Fersen, en reine Marguerite, et Tania Torrens, en reine Marie attentive et quelque peu agaçante (Mais qu’elle se taise !), vont s'opposer continuellement. Marguerite, impitoyable, tend inexorablement vers un seul but : réussir *La Cérémonie*: mener le Roi vers sa mort. Marie, inconsciente, tente de le retenir dans la vie alors même que cela risque d’entraîner la disparition définitive d’un royaume déjà bien dévasté et que, de toute façon, tout est joué. Béranger va être manipulé, infantilisé, sénilisé. Il va passer par des crises d'égoïsme, de régression, de solipsisme, de résignation, pour finalement tomber en transes et « disparaître dans une sorte de brume ».

Le thème est morbide, désespérant, désespéré, et pourtant on rit : *Le Roi se meurt* révèle rapidement sa dimension métaphysique et symbolique de farce tragique. On trouve ainsi, accompagnées d’airs grinçants de boîtes à musique, de comptines, de cantiques ou d’incantations, mêlées au tragique, au pathétique, au fantastique, des scènes comiques, farcesques, burlesques et dérisoires et aussi des scènes de pure poésie et de profond lyrisme. Oui, car si la mort est un sujet d’angoisse existentielle - et essentielle - de l'être humain, Ionesco n'a pas hésité à glisser dans son œuvre des passages loufoques, provoquant irrémédiablement l'hilarité.

Ainsi, quand Bérenger Ier, le Roi, se lance dans son cantique au soleil, son égoïsme et son refus de mourir atteignent leur paroxysme, lui refusant la pitié du public. Quand il tente maintes fois, en vain, de prouver sa force à la fois physique et psychologique, il déchaîne les rires. Et quand enfin Marguerite l'entraîne sur le chemin de la mort dans un monologue tout à la fois poétique et fantastique, son attitude émeut profondément le spectateur.

Jorge Lavelli, même s’il a souvent tronqué le texte initial, condensant encore la crise tragique, sert ainsi admirablement les intentions de Ionesco telles qu’elles se dévoilent dans les didascalies très nombreuses et précises de la pièce. Sa mise en scène va plus loin encore dans le contraste burlesque. Mais c’est dans la distribution et la direction d’acteurs qu’il a réussi à imposer sa marque. Si certaines interprétations sont parfois inattendues - celles de Marguerite qu’on aurait imaginée physiquement différente, sans âge, presque sans sexe, ou de Juliette, Catherine Hiégel, que l’on préfèrerait parfois moins emphatique, plus légère, plus cocasse - le garde, Michel Duchaussoy, dans son ahurissement, le médecin, François Chaumette, dans sa froideur inhumaine et inquiétante derrière ses lunettes noires sont tout à fait dans la note ionesquienne, même si notre académicien les présentait autrement dans ses indications scéniques. Toutefois, la trouvaille, c’est Michel Aumont ! Terrifié, lâche, piteux, monstrueux d’égoïsme, pantin dérisoire, clown tragique au masque blanchi, irrésistible de drôlerie, burlesque et pathétique, ce comédien au visage lunaire qui geint, pleurniche, tombe, se relève, gesticule, hurle, excelle dans son rôle. Il incarne ainsi, à travers le roi, toute la « comédie humaine », toute l’angoisse de l’individu, enfin désillusionné sur son pouvoir sur les choses et lui-même, face à sa mort et au néant inévitables.

Cette représentation, fidèle donc au dramaturge et pourtant originale, parvient en une soirée à susciter rire et pitié, surprise, angoisse et horreur grâce à un mélange complexe et savant des registres, une mise en scène inspirée, un jeu remarquable des acteurs, et l’authentique performance de Michel Aumont.

Une pièce véritablement dérangeante...

**Méli-mélo (organisé) des critiques de**

**Sylvain Laugier (1ère S2), Emmanuelle Bambara (1ère BIO2), et G. Zaneboni**

Jorge Lavelli reçut, en 1977, le *Prix de la meilleure mise en scène* pour ce spectacle.

\* \*

\*

« Il faut rire de la mort ! Surtout quand c'est les autres. » Guy Bedos

Dans cette pièce de théâtre, l'œil est rivé sur le roi qui se meurt : il se meurt, et pourtant le burlesque qui se dégage de la pièce nous en fait rire.

Néanmoins, l'ambiance de la scène, les décors, le jeu des acteurs, tout concourt à nous annoncer la gravité de l'histoire : le roi se meurt.

Jorge Lavelli, pour mieux illustrer encore l'humour grinçant de Ionesco à propos de la mort, a fait appel à un décorateur qui a traduit de manière très expressive le sentiment d'un homme confronté à sa mort imminente alors qu'il en a très peur. Tout est façonné pour amplifier et tourner à la dérision l'ambiance lourde et pesante de cet homme qui se meurt.

La mise en scène joue donc sur la théâtralité de la mort.

L'utilisation de nombreux anachronismes appuie davantage le côté burlesque de la pièce de théâtre. Par exemple, la servante porte un tablier en jean, des gants en caoutchouc sur un costume d'infirmière du moyen âge.

L'accoutrement du roi, dans son pyjama rayé trop grand et ses pantoufles donne de lui l'image d'une vieille personne qui n'est plus autonome, il a perdu de sa prestance, comme un vulgaire gamin. Même si on voudrait le protéger, le rassurer, comme le fait Marie, son épouse « préférée » avec des paroles douces et réconfortantes, au fond de nous, ça nous dérange, ça nous fait peur de le voir mourir : on finira tous comme lui.

De nombreux éléments du décor expriment l'humour grinçant de Ionesco en même temps que sa peur de la mort. Par exemple la lumière crue et froide comme dans une salle d'opération intensifie le caractère morbide de l'histoire. Ils augmentent le sentiment de peur, de malaise. Les bruits secs comme les claquements de porte accentuent cette ambiance, le spectateur sursaute, il est pris dans la panique de cette mort annoncée.

Quand, finalement, Marguerite, son autre épouse, considérée comme sa mère « terrible », accompagne le roi dans sa mort, on se sent impuissant, et triste. On est mis devant le fait accompli. On mourra tous un jour, qu'on soit roi, fou, ou même enfant : c'est notre destinée.

*Elisa Passeron,* (1°L1, 2012)

\* \*

\*

**Le Roi... se meurt !**

Voilà une singulière histoire que nous propose Eugène Ionesco dans sa pièce *Le Roi* se *meurt :* celle d'un roi malade qui se refuse à mourir et devient la cause de la dégradation de son royaume. La peur morbide de ce roi, baptisé Bérenger par son créateur Ionesco, l'entraîne dans de piètres stratagèmes visant à tromper le temps et à repousser l'instant fatal de quarante, de cinquante, de trois cents ans ! C'est donc un personnage touchant que nous suivons dans son refus, et finalement dans son acceptation, de la mort.

Cette émotion, Michel Aumont a su la retranscrire à travers un brillant jeu d'acteur dans la mise en scène de Jorge Lavelli en 1976. Et il est bien difficile de ne pas s'éprendre de l'acteur, couronné le temps de la représentation par Lavelli, d'être saisi par l'émotion qu'il nous transmet lorsqu'il joue un Roi enfant, apeuré par le monstre qui va sortir du placard, attristé de découvrir que le solipsisme n'est qu'un leurre, et finalement un peu comme nous, anxieux de ce « rien » qui succède à la vie. Mais nul besoin de sortir vos mouchoirs, Lavelli n'a pas omis de joindre dans sa représentation le burlesque au tragique. Ainsi, certaines scènes (peut-on parler de « scènes » dans *Le Roi* se *meurt ?* Ionesco n'a divisé sa pièce en aucun acte, sacré Eugène !) prêtent à sourire, voire à rire. Mais quelques-unes peuvent nous laisser perplexes, comme celle où le Roi reste immobile et muet sur son trône tandis que ses deux reines, leur « femme de ménage et infirmière », le médecin, et le garde, respectivement joués par Christine Fersen, Tania Torrens, Catherine Hiegel, François Chaumette et Michel Duchaussoy, tournent autour de lui tels des rapaces, ou encore comme s'ils effectuaient un rituel inca. Puisque nous avons évoqué le nom de Michel Duchaussoy, je dois dire que je reste interrogative quant à son jeu : Lavelli lui a-t-il demandé d'interpréter un garde programmé à clamer les mêmes phrases et par conséquence hésitant dès qu'il s'agit de dire une tirade, ou bien l'acteur a-t-il tout simplement du mal à déclamer son texte ?

Ce détail importe cependant peu, puisqu'une fois la pièce finie, on ne souhaite qu'applaudir Lavelli pour sa réécriture de la farce tragique *Le Roi* se *meurt,* et profiter encore du temps qu'il nous reste à vivre, puisque nous ne sommes pas comme Bérenger, prêt à mourir, pas encore en tout cas, nous mourrons plus tard, quand nous voudrons, quand nous aurons le temps, quand nous le déciderons.

En attendant, occupons-nous de vivre !

*Raphaëlle Mottet (1°L1, 2012)*